

*Luc 16 1 à 13    Amos 9 4-7*

On peut facilement imaginer que Jésus ne soit pas allé la chercher très loin, son histoire de gérant, disons : débrouillard.

C'est tout à fait envisageable, parce qu'après tout, à parcourir l'évangile de Luc, nous voyons que Jésus s'est déjà penché sur ce que nous appelons des faits divers : ce genre d'évènements qui, se produisant sous nos yeux, questionne notre sens de la justice, dérange le politiquement correct. Il s'en est déjà dressé au fil de l'évangile de Luc, des gens qui se chipotent –et pour de vrai- à propos de futiles héritages (Luc 12.13), comme aussi des victimes de l'écroulement tragiquement absurde d'une tour (Luc 13.4), bref, toute la réalité d'une humanité aux prises avec ses propres dysfonctionnements ; une humanité qui peine à trouver un sens à ce qui lui arrive.

Alors que sur ce terreau là se plante un gérant en difficulté avec ses comptes, pourquoi non. Elles font partie de notre réel, ces petites magouilles mal ficelées, ces foireuses combinaisons financières et autres sandales qui remontent à la surface et troublent l'opinion publique.

Dès lors que Jésus vient s'ancrer dans le réel de nos vécus, il y a une évidence que nous sommes appelés à intégrer, notre questionnement ne se limite pas à des principes généraux –de grande morale et de large philosophie- ; notre questionnement s'applique à la gérance au quotidien de nos existences.

Et la parabole du gérant pose très bien le problème. La question n'est pas de mesurer la gravité de ses malversations, mais bien de savoir ce qu'il va faire de sa situation. Au demeurant la scène de départ est génialement posée, parce qu'à aucun moment, elle n'établit positivement la fraude.

Et c'est assez énorme en soi : le gérant est accusé, c'est un fait ; la tournure des choses laisse augurer que tripatouillage il y a probablement eu; mais une probabilité n'est pas une preuve. Et on ne peut faire dire à l'évangile ce qu'il ne dit pas. Le gérant n'instruit pas son procès, il n'a donc pas d'avocat, mais s'il en avait eu un, même un tout débutant commis d'office, c'est bien la première chose qu'un homme de loi soulignerait. L'évangile de Luc n'établit pas la culpabilité du gérant.

On est généralement tous d'accord pour voir la situation du gérant de ce matin comme celui de quelqu'un pincé avec les deux mains dans le pot de confiture. Généralement tous, sauf peut-être celui qui écrit l'évangile ; parce que ce n'est pas cela qui l'intéresse.

Quand on est généralement tous un peu près d'accord sur quelque chose, sauf celui qui écrit l'évangile : c'est qu'il nous faut de toute urgence revenir à l'évangile.

Si on percevait que l'évangile ne s'intéresse pas à la culpabilité du gérant ; qu'il n'a pas été écrit pour faire le compte de nos manquements et le décompte de ceux des autres, n'y aurait-il pas là la possibilité d'en faire enfin une bonne nouvelle ?

Alors évidemment, c'est risqué.. parce que la morale et la stabilité de la société qui repose dessus, c'est quelque chose. L'église elle-même, à tant s'en être préoccupée, des questions de morale, a fini par se poser, mais comment dire autrement ce matin, en gérant de la morale.

Alors c'est risqué de lire un évangile et d'envisager que le noeud de la question soit ailleurs. C'est beaucoup plus facile de s'appesantir sur la moralité du gérant révoqué : mais quel tordu, quel malhonnête : point barre.

C'est là qu'il faut serrer l'évangile de près et découvrir ce que l'homme riche de la parabole pense vraiment de son gérant. Avec quel mot il le qualifie, sans point et sans barre.

Ce que nos versions françaises de la bible traduisent par trompeur, injuste ou malhonnête accolé au gérant est en fait un adjectif précédé de ce qu'on appelle un « a » privatif, comme dans aphone, amorphe ou apolitique pour signifier qu'on est sans voix, sans mouvement ou sans opinion. A-juste et A-honnête ne figurant pas dans le Larousse, on a trouvé ce qui s'en approchait, mais l'idée est là : c'est comme si ce gérant n'avait pas de justice, pas d'arguments, pas d'état de service à faire valoir.

En fait, il ne lui reste plus grand chose, et le gérant en difficulté n'a finalement plus que son culot. Et il va en user.

Le voilà qui rabat les dettes des débiteurs de son patron ; et pas avec le dos de la cuiller, mais à coup de tonneaux d'huiles et les sacs de grain qu'il ré-attribue par dizaines.

On a pas fini de savoir à qui appartiennent exactement cet huile et ce blé, est-ce toujours la propriété du maître que le gérant continue ainsi sans vergogne de gruger; est-ce plutôt une déduction opérée par le gérant sur sa propre commission (c'est plausible si on se réfère à l'usage de l'époque où celui qui percevait une taxe quelconque en avançait d'abord le montant), toujours est-il que la question comptable n'arrête ni n'impressionne l'homme riche de la parabole. Son attention est ailleurs, retenue par ce qu'est en train de faire ce gérant, au moment où il renoue avec les débiteurs à coups de remises démentiellles ; et c'est là qu'il est qualifié d'habile ou avisé.

Et c'est bien ce qui dérange : comment peut-on passer comme ça de totalement dénué du sens de la justice et avoir tout à coup une vue juste sur les choses. En théorie pure, c'est non seulement contradictoire, mais c'est la porte ouverte sur cynisme total, la légitimation des combines et des voltes faces, pourvu qu'on retombe sur ses pattes. En théorie pure.

Mais une parabole, et celle-là particulièrement, est loin d'être purement théorique. Parce que théoriquement, quand on est riche et qu'on entend le rester, on s'intéresse au grain qu'on moud et on ne laisse pas filer son huile. Or l'homme riche de la parabole –mais peut-être est-il riche au-delà de toutes nos mesures- s'en soucie comme d'une guigne, des sacs et des tonneaux. C'est la relation entre les semblables qui est pointée : le comment se tisse la confiance entre tous ces débiteurs. Et c'est très confus, parce que dans cette affaire, ni le gérant, ni aucun des débiteurs ne sont très au net.

L'authentique embrouille dont s'inspire la parabole nous rappelle que nous sommes dans un monde où chacun moud son grain tant qu'il peut, et que l'huile glissent décidément très vite. Et Jésus va constater que dans ce monde là, les intervenants sont justement plus avisés entre eux, plus attentifs à leurs relations de confiance que dans le monde des fils de la lumière.

Alors qu'est-ce que c'est que cet autre univers parallèle où grandiraient des enfants de lumière, illuminés au point d'en si mal percevoir leurs semblables. Est-ce à ce monde là que mène le chemin de ceux qui suivent le Christ.

Si tel était le cas, nous n'aurions pas comme perspective le royaume de Dieu, mais une illusion : celle d'un microcosme épuré, flottant au-dessus des agitations du monde, du monde des gens qui vivent dans leurs

temps ; qui s'aiment et se rencontrent parfois aussi avec la violence de leur époque.

Et nous ne devons jamais oublier que c'est dans un monde tel que celui-là qu'est né Jésus de Nazareth ; un monde qui change mais qui est toujours celui que nous partageons avec nos semblables. C'est une question de lucidité.

Lucidité sur où nous en sommes. Lucidité sur les propos d'un vieux prophète qui déjà constatait que la relation entre les humains était en danger quand le prix des choses prenait le pas sur la valeur des gens.

C'est le rugissement que pousse Amos. Ecoutez, vous qui vous acharnez sur le pauvre... Parce qu'Amos a bien compris ce qui se passe : que le système où on fait de l'argent sur tout, et sur le dos des humbles, va se fracasser.

Qu'on ne s'y trompe pas, Amos n'est pas dans l'analyse économique, ni dans le matraquage révolutionnaire : il est dans la prophétie. Il parle pour son Dieu qui n'oublie pas. Il parle sur cette terre qu'il sent trembler frémir sous ses pieds, s'enflant du désespoir des faibles et de ceux qui n'ont plus rien. Amos, et c'est la suite de la prophétie parle des jours de colère. Nous n'avons pas lu ce matin la suite féroce de ce chapitre, parce nous en sommes encore, comme le gérant de la parabole, au stade où ce qui ne va pas est dénoncé.

Par chance le gérant de la parabole était avisé.

Par la grâce de Dieu, nous avons dans l'évangile un Christ qui nous montre la voie, et nous avons des frères et des soeurs avec qui nous pouvons renouer : des femmes et des hommes de notre monde, de notre temps avec qui nous sommes invités à des relations bienveillantes et généreuses, à la lumière du Christ.

Amen

YL 22.9.2013